

Présentation

B. Bortolussi, É. Wolff

Le présent ouvrage comprend des communications présentées ou envoyées lors du colloque “Un empire, plusieurs langues”, organisé par B. Bortolussi et É. Wolff (UMR ArScAn, équipe THEMAM), les 19 et 20 octobre 2023, à l’Université Paris Nanterre. Il propose naturellement une approche pluridisciplinaire et parfois interdisciplinaire, combinant études linguistiques, culturelles, littéraires, sociologiques et historiques. Ce sont autant d’aperçus, qui, bien que portant sur des régions et des périodes différentes, se répondent ou se font écho.

L’UN ET LE MULTIPLE

L’expansion Romaine s’est dès l’origine effectuée sur des territoires présentant une mosaïque de peuples, et donc aussi de langues. Et en outre ces langues étaient hétérogènes, y compris en Italie où vivaient avant même la conquête romaine des langues apparentées entre elles : langues italiques (dont le latin fait partie), dialectes grecs, mais aussi des langues typologiquement très différentes : l’étrusque et marginalement le phénicien ou le punique. Les conquêtes successives ont confronté les Romains à une plus grande variété de langues encore et surtout à des situations linguistiques complexes. En effet la plupart des territoires bordant la Méditerranée occidentale avaient vu l’implantation de colonies grecques et carthagoises, tandis que la partie orientale était passée sous domination grecque à la suite des conquêtes d’Alexandre et partageait un grec commun (la *koiné*). Il en était résulté de nombreuses superpositions de langues propices au plurilinguisme¹, sans parler des contacts linguistiques produits, antérieurement aux conquêtes, par les diverses formes d’échanges (économiques, diplomatiques, religieux...) entre les diverses puissances régionales.

Les relations entre le latin, langue de l’*imperium Romanum*, et les langues antérieurement en usage dans les différentes parties de cet empire ont été sensibles à de nombreux facteurs, qui ont pu varier à travers les périodes : le mode de domination de Rome à travers les différentes formes de gouvernement et d’administration ; les situations de contact linguistique, déterminées entre autres par le maillage de la colonisation et la présence plus ou moins nombreuse de colons de langue latine ; l’attitude des populations locales, et notamment des élites, par rapport au latin ; enfin le prestige culturel ou la force symbolique et identitaire des langues des peuples conquis. Nous retrouvons des problématiques développées à propos

1 “Si multilinguisme renvoie à la co-présence des langues dans une zone ou société donnée, plurilinguisme renvoie à la diversité des parlers réels, individuels et non standardisés” (Juillard 2021, 267).

de situations géopolitiques contemporaines² et largement identifiées dans les nombreuses études portant sur le plurilinguisme dans le monde méditerranéen antique³ et recensées dans la précieuse notice bibliographique de B. Rochette (1998). Les travaux et ouvrages de synthèse se sont encore multipliés depuis, comme en témoignent notamment les études regroupées par Mulen & James (2012) et Roure (2023).

La problématisation de l'antinomie entre l'unité (de l'empire) et la multiplicité (des langues) est au cœur de l'étude de F. Biville qui ouvre le volume ; les témoignages des Romains eux-mêmes, à différentes époques, indiquent à quel point ils étaient sensibles aux enjeux linguistiques de leur expansion et en particulier à la façon de traiter le passage d'une langue à l'autre. Le rapport entre le latin et les autres langues est de fait faussement symétrique : les Romains se posent la question de l'accueil des autres langues, ou plutôt des mots des autres langues, tandis que les peuples soumis doivent s'adapter à la langue du vainqueur, même si elle ne supplante pas la leur. L. Méry montre de son côté que les Romains représentent, dans une démarche éminemment juridique, l'accueil des mots étrangers, qualifiés de pérégrins (cf. aussi F. Biville), sur le modèle de l'octroi de nationalité (*ciuitatem donare*).

LANGUES EN CONTACT ET HYBRIDATION

Une réflexion linguistique, plus technique, est présente continûment chez les philosophes et les grammairiens. Elle passe entre autres par la question des similitudes phonétiques et/ou graphiques entre les langues. La sensibilité à cette question est liée à la parenté entre les écritures phénicienne, grecque, étrusque et latine, qui elle-même entraîne des hybridations graphiques. G. Bonnet explore ici les conséquences, chez les grammairiens et commentateurs, des diverses hybridations associées au mixages graphiques : elles affectent aussi bien le lexique que la morphologie (entre autres les fameuses flexions grecques). Ce sont des reflets du plurilinguisme ambiant et du jeu complexe des relations sociales. Ces hybridations concernent certes le latin ; elles sont aussi à l'œuvre dans les langues des populations voisines ou étrangères. La question se pose de l'influence du latin, en Italie même, sur les langues apparentées : E. Dupraz s'est ainsi penché sur l'interprétation des similitudes de formulation des Tables Eugubines (en osque) et des sénatus consultes romains ; d'autres conséquences des contacts sont observables dans diverses régions de l'empire, comme l'évoque C. Ruiz-Darasse à partir d'un point de graphie des inscriptions ibériques du Sud de la Gaule, mais on en trouve des traces à Rome même, comme l'illustre M.-L. Rebora à propos des épitaphes d'enfants juifs : latin, grec et hébreu se mêlent ou alternent.

2 Cf. Juillard 2007. La bibliographie est foisonnante dans le domaine de la sociolinguistique et porte aussi bien sur les anciennes colonies et que sur les communautés étrangères immigrées dans les pays colonisateurs.

3 Voir l'ouvrage pionnier d'Adams 2003 et en dernier lieu Roure éd. 2023.

CODE-SWITCHING

Cette alternance de langues dans la communication, le *code-switching*, nous est bien connue par les témoignages qui nous sont parvenus par les textes littéraires et épigraphiques. La question est reprise ici pour la période archaïque par B. Rochette à propos de Lucilius (*“Verbis Graeca Latinis miscuit. Le code-switching chez Lucilius”*) et par M.-H. Garelli à propos de Plaute (Multilinguisme et bilinguisme dans les comédies de Plaute : jeux culturels et expérimentation théâtrale). Les enseignements en termes socio-linguistiques restent sujet à débat : le *code-switching* nous renseigne-t-il directement sur l'appartenance ethnique ou sociale des personnages le pratiquant ; est-il le support de jeux divers ? Il témoigne à tout le moins d'une société multilingue, et pas seulement parmi les élites, qui manifeste par l'intermédiaire de la langue une appartenance nationale, voire culturelle.

LANGUE ET IDENTITÉ

La question de l'identité apparaît ici comme cruciale : les identités nationale, sociale, individuelle sont intimement liées à la langue ; comment cette identité peut-elle être préservée dans le passage d'une langue à l'autre ? La traduction des noms propres est l'une des difficultés. Le cas du Gaulois Dejotarus est évoqué par G. Bonnet (*supra*) : l'adaptation morphologique (et phonétique) au latin de la transcription grecque fait entrer le personnage dans l'univers de la puissance dominante, mais le nom perd en même temps son signifié originel. L'alternative est la traduction du nom propre, entreprise particulièrement ardue dès lors que la langue source, étant très différente de la langue cible, reste opaque. C'est ce que montre L. Sznajder à propos de la traduction des noms propres dans la Vulgate, par comparaison notamment avec les traductions en grec par les Septante (*“Les noms propres de la Bible hébraïque : leurs traductions grecque et latine”*). L'intégration des populations allogènes dans le monde romain, que ce soient les communautés immigrées ou les notables des cités étrangères, se traduit par l'adoption, et non seulement d'adaptation, de noms romains. Mais cette adoption même n'est pas exempte de mixages entre onomastique romaine et onomastique originelle. La complexité des données en Afrique du Nord, où les élites puniques trouvent leur place dans le monde romain, est explorée par M. Coltelloni-Trannoy. Un autre cas de figure est étudié par C. Lerouge-Cohen : la persistance de noms perses dans les royaumes du Pont et de Cappadoce devenus hellénophones jusqu'après le passage sous domination romaine.

“MULTILINGUISME ET/OU PLURILINGUISME DANS LES PROVINCES”

L'étude de C. Lerouge-Cohen laisse voir que pour des territoires antérieurement passés sous la domination de colonisateurs, grecs, puniques, perses, l'évaluation de la situation linguistique est difficile à appréhender. Les témoignages indirects sont peu nombreux, de telle sorte qu'en dehors de l'onomastique l'épigraphie reste le seul accès disponible. La distinction entre multilinguisme (cohabitation de plusieurs langues) et plurilinguisme (pratique de plusieurs langues) est difficile à tracer. Il en est ainsi pour le gaulois depuis longtemps en contact avec le latin (M.-A. Janin) ; il en est de même pour l'ibérique en Gaule

méridionale (cf. Ruiz-Darasse *supra*), pour le lybique en Afrique du Nord (J.-P. Laporte) ou pour les formes de l'égyptien (hiéroglyphique, hiératique, démotique, copte). L'évaluation des situations passe par des études de cas, tributaires de ressources archéologiques complexes, comme le montrent respectivement M.-A. Janin pour le site d'Alesia, C. Ruiz-Darasse pour quatre sites d'Occitanie, et enfin Y. Guerneur, S. Lippert et N. Vanthieghem pour Athribis en Moyenne-Egypte.

UN EMPIRE, PLUSIEURS LATINS

Les différents processus de standardisation du latin, graphiques, grammaticaux et autres qui ont fait de cette langue l'équivalent fonctionnel de ce qu'avait été antérieurement la *koiné* grecque, donne l'impression que l'*imperium Romanum* avait affaire à une langue une et commune, et même à une langue dont la perfection originelle devait et pouvait à toute époque être retrouvée et rétablie, malgré les vicissitudes des temps, comme le montre P. Płocharz ("*Abest enim historia litteris nostris* (Cic., *Leg.*, 1.5). Y avait-il une approche historicisante dans la réflexion linguistique des Romains ?"). Malgré cet effort constant de préservation et de restauration, la variation socio-linguistique et la fragmentation dialectale du latin transparaissent dans un certain nombre de sources écrites de la fin de l'Empire ou de la période mérovingienne. Le défi est alors de retrouver et de faire entendre l'oralité, et plus encore l'oralité dans toutes ses variétés, régionales et diachroniques certes, mais aussi sociales. Ces paroles latines dégelées, venant de la période impériale jusqu'au roman, de Gaule ou d'Italie, nous sont données à entendre par M. Banniard ("Les couleurs du latin après l'Empire en Occident") en guise de conclusion.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adams, J. N. (2003) : *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge.
- Biville, F., Decourt, J.-C. et Rougement, G., éd. (2008) : *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie* (17-19 mai 2004), Lyon, 155-168.
- Juillard, C. (2007) : "Le plurilinguisme, objet de la sociolinguistique descriptive", *Language et Société*, 121-122, 235-245.
- Juillard, C. (2021) : "Plurilinguisme", *Language et Société*, hors-série, 267-273.
- Mullen, A. et James, P. (2012) : *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*. Cambridge-New York.
- Rochette, B. (1998) : "Le bilinguisme gréco-latin et la question des langues dans le monde gréco-romain. Chronique bibliographique", *Revue de Philologie et d'Histoire*, 76.1, 177-196.
- Roure, R., coll. Lippert, S., Ruiz-Darasse, C., Perrin-Saminadayar, É., éd. (2023) : *Le multilinguisme dans la Méditerranée antique*, Pessac, collection Diglossi@ 1 [en ligne] <https://una-editions.fr/le-multilinguisme-dans-la-meditteranee-antique>.
- Villard, L. dir. (2008) : *Langues dominantes, langues dominées*, Rouen-Le Havre.